

# JACK WHITE NASHVILLE SKYLINE

DEPUIS LA SÉPARATION  
DES WHITE STRIPES,  
ON SPÉCULAIT SUR LES  
NOUVELLES AVENTURES  
SONIQUES DE MR. WHITE.  
ELLES SE MATÉRIALISENT  
AUJOURD'HUI SOUS LA  
FORME D'UN ALBUM  
SOLO EN TOUT POINT  
ÉPOUSTOUFLANT.  
RENCONTRE AVEC LE  
MAGICIEN DU BLUES  
VERSION 2012.

PAR SOPHIE ROSEMONT - PHOTOGRAPHIE DE JO McCaughey

## 21

MARS 2012, PARIS, MUSÉE

de la Chasse et de la Nature, dans le quartier du Marais. L'endroit a un petit côté médiéval, quelque part entre "Robin des bois : le retour" et l'auberge solognote pour couples illégitimes. Sous le regard de charmants cerfs empaillés, une certaine fébrilité règne chez les représentants de la presse française conviés à l'écoute de *Blunderbuss*, le nouveau-né de Jack White, cette fois-ci en solo. L'endroit est parfaitement bien choisi pour cet amateur de vieilleries et de "kitcheries" en tous genres. Sous

les délicieux lustres (en bois de cerf) trône une platine sur laquelle tournera le précieux vinyle (Mister Jack ne jure que par ça, on le sait), qu'écouterait religieusement une assemblée particulièrement attentive - *Rolling Stone* a eu, de son côté, le privilège de découvrir *Blunderbuss* quelques jours auparavant, dans le plus grand secret.

Et qu'il est bon, ce disque ! Le rock y est intemporel, bluesy, râpeux, sensuel à souhait. Tout ce qu'on aimait déjà du temps des *White Stripes*, mais encore plus abouti. Surprise, surprise, à la fin de la face A, Jack White himself fait son entrée et traverse la pièce pour s'en aller retourner le disque. L'assistance est bluffée. D'autant que les plus avertis ont repéré Fabrizio Moretti, le batteur des *Strokes*, venu lui aussi écouter le Saint Graal avec sa conquête du moment, une actrice comique américaine du nom de Kristen Wiig... mais ceci est une autre histoire.

Lorsque les dernières mesures de "Take Me With You When You Go" s'évanouissent dans un silence quasi religieux, des applaudissements saluent la performance de White qui remercie ses "nouveaux amis" en riant comme un gamin. S'ensuit une rapide conférence de presse où l'on apprend à peu près les tenants et aboutissants de *Blunderbuss* (en substance, "Ça tombait bien, alors je me suis dit qu'il fallait y aller"). Lorsque les journalistes lui parlent des nombreux groupes dont il a été le moteur, il rappelle à tous, d'un air très sérieux, qu'il a aussi fait partie "pendant six mois" des *Strokes*. Éclat de rire général.

Quelques heures plus tôt, à l'une des plus belles adresses de Paris, le très cossu *Pavillon*

de la Reine, place des Vosges, White nous recevait pour l'une de ses rares interviews accordées à la presse française. Quelques consignes sont données : pas de questions sur sa vie personnelle (son divorce d'avec Karen Elson, avec laquelle il semblait encore tout récemment au mieux) et pas de playlist (ah?). Pas question non plus de ressasser une énième fois la séparation des *White Stripes*. Avec Jack White, on parle de musique - même si parler de musique avec lui, c'est parler de lui, précisément.

Après quelques minutes d'attente dans l'un des plus confortables halls d'hôtel du monde, il nous ouvre lui-même la porte de la suite. Le soleil illumine la pièce. Tout de noir vêtu, John

"CE SONT LES  
CHANSONS QUI  
RÉGISSENT MA VIE.  
ET ÇA COMMENCE  
TOUJOURS DE LA  
MÊME MANIÈRE :  
UNE NOTE, UN  
ACCORD. RIEN N'EST  
SOUS CONTRÔLE."

Anthony Gillis semble se porter à merveille et avale une gorgée de cappuccino après être étiré sur le canapé. L'entretien peut débuter.

★★★★

Hier à Londres, aujourd'hui à Paris, la vie de rockstar a parfois de bons côtés, n'est-ce pas ? C'est agréable d'avoir autant de succès en Europe ?

Je me sens bien en Europe depuis toujours. Je me souviens encore de la première fois où l'on a débarqué en Angleterre avec les *White Stripes*. La foule était très réactive, c'est comme si elle nous répondait. Moi et moi avions du mal à réaliser à quel point ils étaient comme... transcendés ! En France, ça a été la même chose : nous nous sommes tout de suite sentis à l'aise alors que nous n'avions rien attendre du public. Les bonnes vibrations ne manquent pas ici.

Les *White Stripes*, c'est fini. Mais peut-être avez-vous des projets en vue avec les *Raconteurs* et les *Dead Weather*. Ou encore un autre groupe ?

Pour être totalement franc, je n'en ai aucune idée. J'aime la vie de groupe, je ne veux pas forcément me cantonner au solo maintenant que j'y ai goûté, même si c'est très agréable... Mais il faut attendre le bon moment. Actuellement, les *Raconteurs* sont en pause, car Brendan Benson sort son nouveau disque en solo. Et les *Dead Weather* sont aussi en stand-by, car Dean Fertita a des choses à faire avec les *Queens of the Stone Age*. Ça tombe bien, je ne suis pas spécialement pressé, et ça va me permettre de me consacrer entièrement à *Blunderbuss*.

Parlons de ce premier album en solo, justement. Comment est né *Blunderbuss* ?

Tout est parti d'une blue session (projet *White* enregistre un ou deux morceaux d'artistes invités ou de passage, ndr) qui a eu lieu chez *Third Man Records*, à Nashville. Le rappeur RZA devait venir, mais il a annulé à la dernière minute. Pas mal de musiciens étaient déjà arrivés, et ils se sont retrouvés à ne pas savoir quoi faire. Il fallait les occuper, qu'ils ne soient pas venus pour rien. Je me suis dit qu'il fallait bien enregistrer quelque chose, pourquoi pas des chansons ? On en a fait deux puis une autre. À la fin du premier jour, j'en avait trois. Très vite, je me suis rendu compte que j'avais plein de morceaux dont je ne savais pas quoi faire ! Les *White Stripes*, c'était comme les *Dead Weather* étaient très occupés, comme les *Raconteurs*. Je me suis dit qu'il était peut-être enfin temps de faire mon propre album, plutôt que d'attendre la fin des jours pour oser m'y mettre.

Donc, en somme, tout ceci est né de façon plutôt naturelle...

Exactement. De toute façon, j'ai toujours fonctionné comme ça. Avec les *White Stripes*, ça s'est aussi passé de cette manière : moi à la batterie, moi à la guitare, et le groupe né. Rien de plus compliqué que ça. Je n'ai jamais assis en déclarant (prenant un ton solennel) : "Je veux monter un groupe, je veux aussi faire un album !" Jamais. Ce sont les chansons avant tout. Ce sont



### Au bonheur des dames...

Que ce soit avec Ruby Amanfu - et un groupe 100 % féminin - sur le plateau du *Saturday Night Live*, le 3 mars dernier (1), Meg White au sein des White Stripes pendant près de quinze ans (2), la légende folk américaine Loretta Lynn dont il a produit le dernier album (3) ou une Alison Mosshart délaissant The Kills le temps de deux albums avec The Dead Weather (4), Jack White aura toujours pris soin de très bien s'entourer et de s'attirer une cote jamais démentie auprès du sexe féminin.



*pire*) contrairement à ce que certains peuvent penser, je suis toujours le même.

*La dernière fois que vous aviez parlé à Rolling Stone, c'était à la naissance de votre label, Third Man Records. En êtes-vous toujours satisfait aujourd'hui, même si l'industrie du disque est en récession ?*

Quand je pense qu'au départ j'ai acheté cet immeuble simplement pour stocker mon matériel de tournée et mes instruments... Et puis je me suis dit que, tant qu'à faire, je pouvais ressortir quelques vieux vinyles des White Stripes. De fil en aiguille, l'espace est devenu un label, un bureau, un magasin de disques, un studio et une salle de concert. Third Man Records m'inspire et inspire les gens. Nous essayons de le rendre le plus vivant possible. Au début, nos visiteurs pensent avoir affaire à des bureaux de label lambda et, au final, ils sont épatés ! J'adore cet immeuble, je ne le lâcherais pour rien au monde. Je fais vraiment tout pour que Third Man Records fonctionne bien - autant qu'il le mérite.

*Vous êtes dans la construction, dans le travail...*

C'est une chance d'avoir pu faire tout ça. Et je ne parle pas que de Third Man Records. Quand j'ai envie de faire quelque chose, ça finit par arriver. Quand j'étais plus jeune, que je travaillais dans la tapisserie et la restauration et que je n'avais pas un sou, je faisais les

si régissent ma vie. Et ça commence toujours de la même façon : une note, un accord. Quand on écrit des chansons, rien n'est sous contrôle. Tout peut arriver. L'une sera jazzy, l'autre sera country ou bluegrass... Ce serait une erreur d'avoir une quelconque ambition de songwriter, car ce n'est pas moi qui décide au final, c'est la chanson.

*Lorsqu'on vous écoute parler, on ne sait pas vraiment si on a affaire à un teenager ou à un vieil homme aguerri...*

*(Rire.)* Mon Dieu, c'est vrai ! J'ai plusieurs visages, peut-être... Mais, au fil des années, j'ai mené plusieurs projets, et il me fallait veiller à ne pas raconter la même chose. À apporter de la nouveauté. Et pourtant... *(il sou-*

poubelles à Detroit. Je réalisais mes propres créations à partir des déchets des autres, car je n'avais même pas de quoi me payer un bout de bois. Quand j'en ai eu les moyens, je me suis acheté le bois dont j'avais besoin, et ainsi de suite. Toute ma vie, j'ai dû trouver des moyens d'arriver à mes fins, coûte que coûte. J'aime me battre, ça m'aide à penser, à créer.

*Le label, les compositions, les productions... tout est donc voué à la musique chez vous ?*

À vrai dire, je ne vois pas ce que je pourrais faire de mes journées sans musique à écouter, à jouer, à composer. C'est de la pure magie. Comme une peinture qui sort de nulle part. La musique me parle de manière très intime...

*Third Man Records s'est spécialisé dans la vente de vinyles. Vous ne lâchez pas le morceau !*

Nous sommes dans une période étrange de l'industrie musicale, où les gens sont terrorisés à l'idée que le CD s'écroule, que la musique ne soit plus écoutée comme elle devrait l'être, etc. Mais le vinyle, lui, ne bouge pas. C'est quelque chose de tangible. Chaque album publié par Third Man sort en vinyle, parfois dans des éditions limitées, afin que celui qui l'achète ait le sentiment de posséder un objet précieux, presque unique. Si certains sont heureux d'écouter la musique sur leurs enceintes d'ordinateur, tant mieux pour eux. Je m'en fous, à vrai dire, je n'irai pas lancer une croisade contre ça. Mais il faut aussi voir tous ces jeunes qui viennent chez Third Man pour acheter de vrais disques. Ils prennent leur temps pour choisir, ils s'attardent sur l'artwork... Ça les enthousiasme. Un vinyle, c'est comme regarder un film, tourné sur une vraie pellicule, dans une salle de cinéma. C'est un plaisir que les gens ont encore envie de ressentir.

*Blunderbuss a été, comme la plupart de vos albums d'ailleurs, enregistré de façon analogique. Ne pas utiliser l'ordinateur ou le Pro-Tools, ça vous complique ou ça vous facilite la vie ?*

J'enregistre toujours en prise live. Impossible de faire autrement, sinon je me sens très mal. Certes, c'est très risqué de bosser en analogique, car on peut couper au mauvais endroit sur la bande et tout foutre en l'air. Mais ça vaut le coup. Une fois que j'ai enregistré une chanson, je l'efface. Alors que sur l'ordinateur on garde tous les morceaux, on se retrouve avec une centaine de titres, on ne sait pas lequel choisir... C'est infernal. Avoir l'embarras du choix, c'est ce qui embarrasse la vie. Enregistrer à l'ancienne, c'est finalement assez confortable. Je gagne même du temps !

*Dans l'émission de télé américaine Saturday Night Live, on vous a vu entouré d'une formation féminine et, pour le titre suivant, d'un groupe masculin. D'où vous est venue cette idée ?*

*Est-ce un one shot ou un nouveau concept ?*

Après avoir écrit les chansons tout seul, je me suis entouré de musiciens pour m'enrichir et bénéficier de leur énergie. Le but était de trouver quelque chose d'autre, que je ne pouvais plus forcément apporter à ma propre musique. Je me suis dit que je tenterais bien

d'enregistrer l'un des titres avec six filles et voir ce qui pouvait se passer. J'ai aimé. Le jour d'après, c'était un groupe exclusivement masculin. J'ai aimé aussi. Du coup, j'ai décidé d'embarquer les deux avec moi sur la tournée de *Blunderbuss* et de choisir le jour même qui serait en congé et qui jouerait avec moi. Pareil pour la setlist, elle n'est jamais établie d'avance. Sur scène, on joue les choses comme elles arrivent. Mais ça, ce n'est pas nouveau. C'est ce qu'on faisait aussi avec les White Stripes : on improvisait selon le moment.

*Tout comme lors de cette tournée au Canada, en 2007. Dans le documentaire Under Great White Northern Lights, on vous voit décider au petit déjeuner d'un endroit où vous jouerez l'après-midi... Vous aimez les surprises, n'est-ce pas ?*

J'adore ça ! (Rire.) Ne pas prévoir, ne pas programmer, c'est ce qui rend la musique plus électrique, plus live dans tous les sens du terme.

*Vous cultivez donc l'art du "lâcher prise" ?*  
Absolument ! Je suis ravi que vous me disiez ça ! Depuis les White Stripes, dont le code esthétique était basé sur une certaine notion de la dualité (le rouge, le blanc ; un garçon, une fille), les gens pensent que je suis un authen-

## "UN VINYLE, C'EST COMME REGARDER UN FILM SUR UNE VRAIE PELLICULE."

tique control freak. Que j'ordonne et que les autres obéissent. Or ce n'est surtout pas ce que je veux être ! C'est vrai que je veille sur les couleurs et l'ambiance de mes disques, mais je n'ai jamais dit aux gens ce qu'ils devaient faire. Si je prends l'un de mes groupes, le pianiste pourra jouer comme il l'entend, selon ses ressentis. Et il peut s'habiller comme il le veut, comme il en a envie. Les gens confondent un désir d'esthétisme, qui est certes très fort chez moi, avec un besoin d'autorité mal placé.

*Vous semblez avoir pris vos aises à Nashville, où vous vivez depuis 2009. Votre maison, votre studio... Vous n'allez donc jamais en partir, n'est-ce pas ?*

C'est possible, effectivement, qu'on ait beaucoup de mal à m'en déloger ! (Rire.) En fait, au début, j'avais peur d'avoir mon propre studio. Que ce soit trop simple. J'ai besoin de me sentir un peu en danger, ça me rend plus vivant. Et puis, au fil des mois, j'ai réalisé que ça me donnait encore plus de bonnes raisons de batailler puisqu'il fallait contrer la facilité du quotidien. J'aime y travailler. Sans ce studio, je pense que *Blunderbuss* n'aurait jamais vu le jour. Je pouvais partir un mois, revenir pour deux, plancher sur un morceau, repartir trois jours, revenir une semaine et reprendre

## SEVEN SONGS ARMY

Jack White est un homme prolifique, on le sait. Qui tutoie souvent les sommets. Le meilleur du Jack en sept chansons. Par Sophie Rosemont



### 1. "SEVEN NATION ARMY"

The White Stripes, *Elephant*, 2003

Mi-mi-sol-mi-ré-do-si. Adopté par les stades de foot, remixé des dizaines de fois et repris dans tous les sens, c'est LE tube de Jack White, celui qui le suivra toute sa vie et fera passer les White Stripes du statut de formation underground à celui de groupe mainstream.



### 2. "BLUE ORCHID"

The White Stripes,

*Get Behind Me Satan*, 2005

Vénéneuse mais hystérique, chamanique et iconoclaste... La première chanson de *Get Behind Me Satan* est aussi le premier tube de l'année 2005 et a provoqué la rencontre avec Karen Elson sur le tournage du clip (pourtant raté). Jackpot pour Jack !



### 3. "TAKE ME WITH YOU WHEN YOU GO"

Jack White, *Blunderbuss*, 2012

Pour clore en beauté ce premier album solo irrécusable, quoi de mieux que ce morceau hybride entre jazz et bluegrass, doté d'une soul attitude à faire frissonner les plus coriaces ? Dans les chœurs, la révélation Ruby Amanfu et Karen Elson. Jack's angels...



### 4. "STEADY, AS SHE GOES"

The Raconteurs,

*Broken Boy Soldiers*, 2006

Pour fêter son nouveau groupe formé avec d'autres natis de Detroit, White écrit à quatre mains avec Brendan Benson ce morceau power rock irrésistible. Jim Jarmusch, qui avait déjà dirigé White dans *Coffee and Cigarettes* (2003), s'est collé à la réalisation du clip.



### 5. "FELL IN LOVE WITH A GIRL"

The White Stripes, *White Blood Cells*, 2001

Meg et Jack viennent de divorcer mais n'oublient pas leur duo chéri. Un clip d'animation en Lego signé Michel Gondry, une voix stridente et une batterie aussi subtile qu'une auto tamponneuse : deux minutes de bonheur primitif. Avec ce single, ils font leur percée sur la scène rock US. Dix ans après, on aime toujours autant.



### 6. "I CUT LIKE A BUFFALO"

The Dead Weather, *Horehound*, 2009

Supergroupe formé avec Alison Mosshart (The Kills), Jack Lawrence (The Raconteurs) et Dean Fertita (Queen of the Stone Age), The Dead Weather sait faire monter la température. En témoigne ce titre signé seulement de Jack White, qui, en plus d'endosser le rôle de batteur, s'essaya aussi à la réalisation de clips.



### 7. "LITTLE RED SHOES"

Loretta Lynn, *Van Lear Rose*, 2004

Notre homme est aussi grand amateur de country. La preuve, cette superbe collaboration avec la lady du genre, Loretta Lynn, alors presque 70 ans au compteur. S'il n'est officiellement que producteur et musicien, elle lui permet de composer la musique pour ce texte des plus savoureux, "Little Red Shoes".